



«Le Soleil de trop près», trésor cachet

Dans un film sage mais surprenant, Brieuc Carnaille raconte l'espoir d'un homme, atteint de schizophrénie, d'avoir une vie sans neuroleptiques.

Les professionnels de la profession, qui n'aiment rien tant que faire la leçon aux critiques sur ce qu'il convient de faire et de ne pas faire, et sans se rendre compte qu'ils se contredisent ainsi eux-mêmes, le répètent : est tabou de fonder une critique de film sur ce qu'il aurait pu être, devrait être, aurait pu réaliser de mieux en s'y prenant autrement. Ces bonnes gens ne saisissent pas que c'est là – refaire le film comme un match – le premier signe d'intérêt : relever les défauts comme les qualités à perfectionner, si c'était à refaire. Un film dont on se fiche, on ne prend pas cette peine, on le laisse comme il est, oiseux et fichu. *Le Soleil de trop près* nous indifférerait qu'on ne s'embêterait pas à regretter ce qu'il n'est pas, autant qu'à se surprendre de ce qu'il réussit.

Roubaix, ses murs de briques, ses rues ouvrières, son ciel bas, que Desplechin avait su saisir dans *Roubaix, une lumière*. Comme lui, le réalisateur Brieuc Carnaille est originaire de la ville. De l'ocre de l'air au fond rouge d'un bar, Basile apparaît, logorrhéique, corps fébrile, à raconter des craques à deux jeunes filles stoïques. On comprend vite, sans doute trop vite, qu'il ne va pas bien dans sa tête. Aussi rapidement qu'on est assuré qu'il aime d'un amour incoercible sa sœur Sarah (Marine Vacht) venue à sa rescousse autant que pour protéger les autres de ses bouffées délirantes. Sarah veille sur son frère à peine sorti d'hôpital psychiatrique et lui rend

bien cet amour qu'il lui porte. Leur lien hors du commun tisse l'essentiel du film, évoque de manière fugitive (en moins secret et dissident) celui des orphelins des *Enfants terribles*. Le film choisit pour chapitrage les doses de neuroleptiques que prend, puis ne prend plus, Basile. Les «grammes» s'incrustent par silencieux intervalles à l'écran.

Paranoïde. Lui, Clément Roussier, est une apparition originale, imposé au sommet de l'affiche par le seul désir de Carnaille qu'il incarne son personnage, de toute sa présence, nouvelle gueule, costumes parfois trop grands pour lui. Son physique évoque un Albert Dupontel décalqué de François Bégaudeau qui causerait «à la Bébel». Le cinéaste en fait l'alpha et l'oméga de son premier film, le feu follet et la bombe à retardement. *Le Soleil de trop près* l'habille et le met à nu, mue après mue – prendre une veste ou passer un survêt –, au gré de ses tentatives d'intégrer la société, milieu d'un centre d'appels téléphonique ou marge de la délinquance qui juge Basile trop fou pour elle.

Bien sûr rien n'y fait, il ne sait habiter un abri ou un habit, et pas plus son propre corps, se retrouvant au petit matin en sous-vêtements comme un poisson hors de l'eau. Les oripeaux signent les métamorphoses du psychisme de Basile, ligne narrative, limite du film. Les fringues et ce corps qui ne sait pas plus les endosser que son rôle – de frère, d'amant, d'employé modèle, de beau-père de l'enfant – costument le récit de plusieurs épaisseurs de vie dont aucune ne l'apaise. Il flotte dans ses habits, à l'instar de la dissociation paranoïde qui lui colle à la peau et le rejette sur le rivage, esquif

de ses propres vagues schizos.

Tourment. Le film est plus sage qu'il ne voudrait l'être, mais décroche de son naturalisme timoré un plan sur deux, ou une scène sur deux, ou un raccord sur deux. Un instant calibré, un autre risquant un sentimentalisme décentré – comme la scène soudain perchée sur la cheminée d'usine, et les instants de solitude désorientée, agités d'un noir tourment. Tourment du seul film enfin, de loin en loin, dépassant celui d'êtres qui, tourmentés, le sont en pantomime, en surchauffe à vide, sans l'esprit des marionnettes. Mais le film se laisse surprendre dans l'inconstance de ses hésitations et déploiements. Une chanson de Beach House, le beau duo élégiaque, ouvre le film sur un soleil de nuit, engageant début de vol plané.

CAMILLE NEVERS

LE SOLEIL DE TROP PRÈS

de BRIEUC CARNAILLE

avec Clément Roussier... 1h30.





Clément Roussier évoque
un Albert Dupontel
décalqué de François
Bégaudeau. JOUR2FÊTE

